



Sous la direction de Claude Gauvard

Appartenances et pratiques des réseaux

Le Far-West aux portes de Paris. Codes de reconnaissance d'un réseau informel : les Apaches

Philippe Nieto

Éditeur : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Lieu d'édition : Paris

Publication sur OpenEdition Books : 13 novembre 2018

Collection : Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques

ISBN numérique : 978-2-7355-0873-0



<https://books.openedition.org>

Référence numérique

Nieto, Philippe. « Le Far-West aux portes de Paris. Codes de reconnaissance d'un réseau informel : les Apaches ». *Appartenances et pratiques des réseaux*, édité par Claude Gauvard, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2017, <https://doi.org/10.4000/books.cths.2424>.

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2024.

Le format PDF est diffusé sous Licence OpenEdition Books sauf mention contraire.

Le Far-West aux portes de Paris Codes de reconnaissance d'un réseau informel : les Apaches

Philippe NIETO
Conservateur
Archives nationales

Extrait de : Claude GAUVARD (dir.), *Appartenances et pratiques des réseaux*, Paris, Édition électronique du CTHS (Actes des congrès des sociétés historiques et scientifiques), 2017.

Cet article a été validé par le comité de lecture des Éditions du CTHS dans le cadre de la publication des actes du 140^e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques tenu à Reims en 2015.

Le phénomène de la jeunesse délinquante des confins des XIX^e et du début du XX^e siècle a déjà fait l'objet de bien des études historiques. On emploie couramment le terme d'*Apaches*, ou d'*apachisme*, pour reprendre un néologisme employé par Dominique Kalifa¹, ni très euphonique ni très heureux mais qui a le mérite de bien désigner le sujet. Ces Apaches de la « Belle Époque » ont été affublés, ou se sont eux-mêmes affublés, d'un certain nombre d'attributs, en termes de vêtement, de langue, de mode de vie... qui sont autant de codes d'appartenance à une sorte de réseau informel.

Le nom même qui a été décanté pour les désigner, le nom d'une tribu indienne, est des plus intéressants à examiner, et participe lui aussi de cette marque distinctive. Nous allons évoquer ces *Apaches* d'abord à partir d'une géographie, et, surtout, d'une séquence temporelle très précise, qui ouvre une perspective éclairante sur leur dénomination et sur l'ampleur réelle du phénomène. Nous rappellerons ensuite à grands traits certaines coutumes vestimentaires attachées à leur identité, puis nous aborderons la question de leur affiliation à une tribu indienne américaine, en tentant de trancher entre deux thèses : celle de la stigmatisation, ou celle de l'appropriation et de la revendication d'une sauvagerie fantasmée.

Les Apaches parisiens dans le temps et l'espace

L'apachisme possède d'abord une géographie. C'est un phénomène essentiellement parisien, même si la presse a parfois tendance à y amalgamer des formes de délinquance similaires se manifestant dans une zone géographique élargie. Mais on retrouve les mêmes types de comportement délinquants, à la même époque, dans d'autres métropoles... À Marseille, l'Apache est un *nervi*, à Londres, un *hooligan*...

Si l'on se réfère à une carte parue dans une édition du journal quotidien *Le Matin* en septembre 1907 (Fig. 1), on constate que le titre même de notre communication pêche par imprécision. Non, les Apaches ne sont pas cantonnés « aux portes de Paris », dans ce *limes* urbain qui témoigne de l'ancienne enceinte de Paris, que l'on appelle « les fortifs », ou « la zone ». Ces tribus de jeunes délinquants apprécient non seulement les anciens faubourgs – Belleville, Montparnasse, la Mouffe... – mais ils aiment également écumer le cœur de la capitale – La Bastoche, Les Halles ou le boulevard Sébastopol, qui devient le *Sébastos* quand il désigne un champ de bataille Apache.

1. Dominique Kalifa, « Archéologie de l'Apachisme... »

Mais l'apachisme s'inscrit surtout dans une séquence temporelle. Une séquence beaucoup plus précise que celle que l'on a tendance à appeler la Belle Époque. Pour s'en rendre compte, nous avons effectué un relevé exhaustif de toutes les occurrences du mot « Apache » dans un quotidien de grande diffusion qui n'a pas été pris au hasard : le journal *Le Matin*, qui serait, selon certains à l'origine, sinon du terme lui-même pour désigner de jeunes voyous, du moins de sa dissémination. Sur la période de 1885 à 1943, année où ce quotidien cesse de paraître, le résultat se révèle très intéressant (Fig. 2).

La vogue du terme, employé dans un sens imagé pour catégoriser un type particulier de délinquance, débute en 1900, puis disparaît avec la Première Guerre mondiale. Avant 1900, le mot « Apache » tantôt désigne une tribu indienne, tantôt, utilisé en qualificatif, se rapporte à un comportement spécifique : la ruse, la discrétion, la prudence... mais aussi les cris, la haine, la cruauté... Dans les deux années 1900 et 1901, le terme figuré s'applique exclusivement à une bande spécifique de marlous parisiens : les Apaches de Belleville. Au cours de l'année 1902, la moitié des occurrences renvoie aux Apaches de Belleville, les autres caractérisent d'autres bandes du quart nord-est parisien : Apaches de Charonne, de la Villette, de la Courtille, etc. À partir des années suivantes, il est courant d'employer le terme pour désigner un type générique de délinquant, et, parallèlement, le mot « Apache » perd définitivement sa capitale initiale pour devenir un nom *commun*, à partir de 1905. À l'approche de la Grande Guerre, la fréquence du terme s'amenuise, et une étude qualitative montre que le mot devient une simple référence vidée de connotations alarmantes, voire se trouve accolé à des caricatures de plus en plus nombreuses, qui n'ont, pour certaines, qu'un rapport très lointain avec la figure originale de l'Apache. Au gré des événements mondiaux, ce sont ainsi l'empereur Hiro Ito, ou le Kaiser Guillaume II qui se retrouvent ainsi croqués (Fig. 3). Le mot se rapporte également, surtout après la Guerre, à une mode, une manière de s'habiller, de danser, de s'amuser, de parler... bref, de « s'encanailler » (Fig. 4). L'*Apache* n'est plus un danger, il fait partie du folklore parisien.

Une étude resserrée dans le temps, sur la période clé, 1900-1914, permet de poser les jalons de l'apparition et de la fortune du mot « Apache » dans *Le Matin*, et dans la presse parisienne en général (Fig. 5).

La montée en puissance de l'usage du terme est contemporaine de la popularité croissante d'une bande de jeunes délinquants particulière : celle des *Apaches de Belleville*. La vigueur de cette popularité est liée à un fait divers qui défraie la chronique, à partir de 1902, la fameuse affaire « Casque d'Or », qu'un film plus tardif de Jacques Becker a revivifié en 1952. Rappelons très rapidement les faits ; une rivalité, disons amoureuse et virile, entre deux jeunes coqs, Manda et Leca, autour d'une même femme, Amélie Hélie, qu'un journaliste appela *Casque d'Or* en référence à son impressionnante chevelure blonde, dégénère en guerre de bandes.

Le second pic d'occurrences du mot « Apache » dans la presse parisienne est bien visible sur la figure 5. Il mérite une explication historique. À cette époque, la guillotine a un peu perdu de sa superbe. Le président Fallières, lui-même, gracie systématiquement les condamnés à mort, et on envisage très sérieusement, et plutôt sereinement, de voter à l'Assemblée une loi abolissant la peine de mort. Alors qu'une majorité semblait acquise pour l'abolition, *Le Matin* et *Le Petit Parisien*, se faisant les porte-parole de politiciens populistes, entament une campagne très agressive pour exiger son maintien. Il se trouve toujours un fait divers criminel qui ne demande qu'à être orchestré par quelques journalistes de talent pour devenir une affaire suffisamment odieuse et réveiller l'émotion des foules. Le président Giscard d'Estaing a buté sur l'affaire Ranucci, puis sur les meurtres de Buffet et Bontemps... le président Fallières sur l'affaire Solleiland.

C'est à partir du meurtre d'une fillette de 11 ans, Marthe Erbeling, par un sinistre individu, Albert Soleiland, que la campagne a été lancée. Puis, pour faire bonne mesure, la même presse s'est appliquée à amplifier le phénomène des bandes de jeunes délinquants pour décrire Paris comme une sorte de Far-West livré aux Apaches. Ainsi

que le montre, en faisant œuvre d'une pédagogie aussi naïve qu'insidieuse, une couverture du *Petit Journal*, dans son supplément illustré du 19 juillet 1908, seule la menace de la guillotine peut effrayer le jeune Apache et l'empêcher de commettre son forfait (Fig. 6). Résultat ? Le projet d'abolition, qui aurait pu passer l'année précédente, est rejeté par l'Assemblée en 1908².

L'usage du terme décline, une actualité chasse l'autre, il se tasse, les journalistes remplaçant progressivement le péril Apache par le péril boche, et le surin Apache par la canonnière d'Agadir. Et la Première Guerre mondiale fera disparaître *physiquement* un grand nombre de ces « Apaches » en fauchant la jeunesse française.

L'apachisme comme exhibition

Tel qu'il apparaît dans la presse illustrée, l'Apache est aisément reconnaissable à certains attributs d'ordre vestimentaire. Il est difficile, aujourd'hui, de se faire une idée précise de ce qui, dans cet accoutrement, tient de la caricature imaginée par les dessinateurs de presse et d'un « costume Apache » réellement porté par ces jeunes gens.

Une remarque préliminaire. Les Apaches se regroupent en bandes, et, en toute logique, les bandes développent des codes particuliers pour se différencier les unes des autres ; ces distinctions sont généralement mineures, et reposent sur des signes parfois illisibles aux profanes. Il faut d'abord un nom, forgé pour impressionner les autres bandes et revendiquer sa valeur : Les *Cœurs d'Acier*, les *Amis de la Belle Nuit*... les *Apaches de Belleville*. Des tatouages d'appartenance ont souvent été évoqués, mais ils ne semblent pas avoir été très répandus. Quand on lit les rapports de police, les témoignages, on a plutôt le sentiment que la particularité de ces bandes de jeunes délinquants c'est avant tout la volonté de s'afficher en rupture avec une certaine société, et avec ses valeurs : le travail, la pudeur, la morale... contrairement à ce que clame en boucle une presse alarmiste, ces Apaches ne forment pas une sorte « d'armée du crime » ; ils partent, en effet, avec un handicap certain : lorsqu'on veut être un vrai professionnel, on cherche plutôt à prendre la couleur des murailles ; or les jeunes Apaches sont voyants, exhibitionnistes, ils se donnent en spectacle.

Un spectacle parlant. L'argot, fréquemment employé, vise deux objectifs, au fond, contradictoires. D'une part, il s'agit d'une langue codée, qui se veut incompréhensible aux « non-affranchis », qui participe donc au secret. Mais, d'autre part, l'argot est également une langue « fleurie », pas si difficile à décrypter, qui exhibe surtout une différence et se fait remarquer. À titre de comparaison, un authentique code secret est d'autant plus efficace qu'il passe par des formes issues du langage commun.

Mais l'Apache se distingue surtout par une tenue vestimentaire (Fig. 6, 7 et 8). Décrivons-le de pied en cap. Il porte des chaussures fines, souvent des bottines, de couleur criarde, jaunes par exemple, pour que tout le monde les voit. Une veste plutôt courte, cintrée, laissée ouverte sur une chemise, ou, mieux, un tricot rayé (Fig. 7 et 8). Depuis Michel Pastoureau³ on sait que, dans l'histoire des couleurs, la symbolique du « rayé » a été le plus souvent associée à la marginalité ; la « couleur du Diable ». Ce tricot rayé, que l'on voit très souvent apparaître sous la veste, tient-il d'un « costume Apache » réellement porté, ou faut-il le rattacher à une figure caricaturale propagée par le dessin de presse ? Il est difficile de trancher, la plupart des images photographiques que nous avons montrant plutôt des tenues « Apaches » postérieures à la Guerre, dérivant donc vers le « folklore Apache ».

2. Julie Le Quang Sang, « L'abolition de la peine de mort en France... »

3. Michel Pastoureau, *L'étoffe du Diable*...

Les trois accessoires qui caractérisent notre Apache sont empruntés aux milieux ouvriers, mais avec une touche d'exagération exhibitionniste : un foulard voyant négligemment noué autour du cou (Fig. 4, 7 et 8), une large ceinture en tissu rouge (Fig. 7), et surtout une casquette (Fig. 4, 6, 7, 8 et 10). Mais ce n'est pas n'importe quelle casquette. Historiquement, c'est d'abord la mode de la Panet, du nom d'un magasin de la rue Mouffetard, connu également pour ses blouses. C'est une coiffure assez haute, cylindrique et plutôt rigide, avec une visière courte (Fig. 8). Mais le jeune marlou coquet opte bientôt pour la casquette Desfoux, plus souple, plus seyante, avec une large visière (Fig. 6, 7 et 10). C'est le modèle qui va dominer ; la « Desfoux » devient par apocope, en argot, la « deffe », qui finit par désigner n'importe quel type de casquette.

La femme « Apache » porte une jupe pas trop ample, généralement avec un tablier, mais, surtout, elle déploie une superbe chevelure sans jamais porter de chapeau (Fig. 4). Rappelons le personnage emblématique d'Amélie Hélie, plus connue sous le surnom de « Casque d'Or ».

Il reste à discerner, dans cette fameuse tenue Apache, ce qui relève du cliché et ce qui reflète la réalité, l'exogène de l'endogène. Se référer à des photographies n'est pas toujours sûr quand on ne connaît pas le contexte de la prise de vue. Il s'agit, bien souvent, de photos « posées », et on peut conjecturer, dans certains cas, une demande du photographe visant à faire coïncider les tenues et les attitudes avec une certaine attente – en somme, à réaliser un *cliché*, dans tous les sens du terme.

En comparant photographie (Fig. 9) et dessin de presse, on constate, sans surprise, que les Apaches *de papier* sont bien plus pittoresques que les *vrais* Apaches. Mais, en croisant ces images avec d'autres informations, par exemple le succès attesté de certains fournisseurs très *courus* par les jeunes Apaches, d'autres sources de représentation, comme ce graffiti provenant de la maison d'arrêt de Gaillon, dans l'Eure (Fig. 10), on peut en tirer deux leçons. Premièrement, les exagérations de la presse ne sont *que* des exagérations ; certes, aucun Apache réel ne portait la tenue intégrale de l'Apache de journal, mais les éléments de cette tenue n'ont pas été inventés par les dessinateurs de presse : ils sont fondés sur des coutumes réelles. Deuxièmement, il est fort probable que les jeunes épinglés comme « Apaches » ont repris à leur compte certains clichés diffusés par la presse pour s'affirmer et en faire une sorte d'étendard.

Le passage entre ces signes vestimentaires de reconnaissance, et la tenue Apache qui devient, surtout après la Première Guerre mondiale, une sorte de déguisement utilisé par une jeunesse bohème pour s'encanailler dans des bals et jouer des mécaniques, est, à notre avis, un lent glissement dans lequel il est difficile de discerner un *avant* et un *après*. En fait, le paraître et le jeu sont indissociablement liés à l'apachisme.

Des Indiens à Paris

Comme nous l'avons vu, l'Apache parisien ne porte pas de plume sur la tête, ne manipule pas de tomawak et ne fume pas le calumet. Parmi les signes de reconnaissance utilisés par ce réseau, il reste donc la question de l'identification de cette jeunesse délinquante avec une célèbre tribu indienne.

Sur l'origine de cette appellation, il est prouvé que ce nom générique provient de celui d'une bande en particulier : celle des Apaches de Belleville. C'est confirmé par notre étude lexicale effectuée sur le journal quotidien *Le Matin*. Deux thèses circulent sur l'origine du nom de cette bande. Ou bien il aurait été inventé, soit par un journaliste du *Matin*, précisément, soit par un commissaire de police, puis repris par les membres de la bande. Ou bien ces jeunes Bellevillois se seraient eux-mêmes nommés « les Apaches », pour se donner une image de guerriers féroces. C'est un peu l'histoire de la poule et de

l'œuf. Disons que ce nom a été choisi d'un commun accord, dans un phénomène de *pensée sociale*⁴, et qu'il a rencontré du succès parce qu'il est arrivé au bon moment.

Au berceau de cette référence à une tribu indienne, il faut remonter jusqu'au passage, au XIX^e siècle, du « bon sauvage » au « sauvage » tout court⁵. La sauvagerie, vue comme un état de nature supérieur, au XVIII^e siècle, dans une vision dite « rousseauiste »⁶, pour faire simple, devient alors un état de dégénérescence sociale⁷. Tocqueville analyse très finement, dans sa *Démocratie en Amérique*⁸ ce qui fait que l'Indien devient inassimilable, notamment comment sa fierté de chasseur le rend inapte au travail qu'il considère comme un « déshonneur »⁹. Cette analyse devient une caricature xénophobe — ce que n'était pas, tout au contraire, le texte de Tocqueville — celle de l'Indien en « incorrigible fainéant », refusant le travail, tandis que ses qualités de chasseur s'inversent en autant de défauts : ruse, duplicité, sournoiserie, cruauté, goût du sang...

Mais le « Peau-Rouge » entre principalement dans les mentalités françaises au travers de la fiction¹⁰. Ce qui explique qu'il devient un être ambivalent, un personnage de roman qui peut apparaître tantôt positif, tantôt négatif. Le précurseur de l'introduction de l'Indien dans la littérature est James Fenimore Cooper, un romancier américain, qui a longtemps vécu en Angleterre, et dont les premières traductions paraissent en France à partir des années 1820. Le relais est pris rapidement par des auteurs français, comme le prolix Gustave Aimard, qui en fait son fonds de commerce. C'est également par la littérature que s'effectue l'introduction d'Indiens dans des intrigues se déroulant en partie, ou exclusivement, à Paris. Citons Paul Féval, Gustave Aimard... Il s'agit parfois d'une simple métaphore renvoyant à l'Amérique, comme dans *Les Mohicans de Paris*, d'Alexandre Dumas.

Mais pour comprendre pourquoi c'est l'Apache, et non un autre, qui troque finalement ses plumes contre la casquette, nous puiserons dans un précieux article de Dominique Kalifa¹¹. Kalifa montre comment les Français ont appris à distinguer les « bons » Indiens, les Comanches par exemple, des « méchants » Indiens, comme les Apaches. Selon lui, il faut remonter à l'épisode malheureux de l'aventure mexicaine de Maximilien, et, en particulier, à l'équipée insolite de Gaston Raousset-Boulbon pour la conquête de la région de la Sonora, entreprise qui finit sur un échec en 1854. Or c'est précisément aux Apaches, qui chevauchent, sans souci de frontière, entre le Texas américain et la Sonora mexicaine, que les Français se heurtent. Cet épisode est popularisé en France par un drame « en cinq actes et dix tableaux » de l'incontournable Gustave Aimard : *Les Flibustiers de la Sonore*¹². Les Apaches reviennent également en force dans l'actualité, à partir de 1883, avec l'épisode des guerres indiennes, menées par Geronimo, puis par la tournée triomphale en France du *Wild West Show* de Buffalo Bill, en 1889.

Parallèlement, il est de plus en plus fréquent que les termes de « Peau-Rouge », ou « d'Apache » soient associés dans la presse à des comportements douteux – la ruse, la cruauté... – généralement comme adjectif, ou comme une métaphore. Toutefois, ainsi que le remarque Jacques Portes, dans sa thèse sur les États-Unis dans l'opinion française :

4. Pour aller plus loin, voir : Michel-Louis Rouquette, *La pensée sociale : perspectives fondamentales et recherches appliquées*... ou Christian Guimelli, *La pensée sociale*...

5. Voir, entre autres : Jacques Portes, *Une fascination réticente...*, p. 90-97, ou encore : Dominique Kalifa, « Archéologie de l'Apachisme... »

6. Voir : René Gonnard, *La légende du bon sauvage*...

7. Nous renvoyons aux thèses des inventeurs d'une « anthropologie criminelle », héritage des travaux de Cesare Lombroso. Voir l'excellente synthèse : Laurent Mucchielli (dir.), *Histoire de la criminologie française*...

8. Alexis de Tocqueville, *De la Démocratie en Amérique*... Vol. 1^{er}, p. 336-355.

9. Alexis de Tocqueville, *De la Démocratie en Amérique*... Vol. 1^{er}, p. 343.

10. Voir la très bonne bibliographie en ligne, sur le site de la Bibliothèque nationale de France : « L'Amérique du Nord dans la littérature française (Jusqu'à la fin du XIX^e siècle) ».

11. Dominique Kalifa, « Archéologie de l'Apachisme... »

12. Première représentation le 31 août 1865, au théâtre de la Porte Saint-Martin.

« Les Français, quelles que puissent être leurs réactions vis-à-vis des Indiens sont presque unanimes à condamner le comportement des États-Unis à leurs égards. »¹³

La France entretient donc une sorte d'attirance-répulsion par rapport aux Indiens, et à l'Amérique du Nord en général.

En 1900, tout est donc prêt, à la fois pour qu'une bande de jeunes délinquants bellevillois se choisisse fièrement le nom « d'Apaches », et pour que la presse « honnête et bien pensante » l'utilise, le popularise et en amplifie le retentissement pour stigmatiser ces mêmes jeunes délinquants bellevillois, puis parisiens, puis ceux de France et de Navarre. Par retour de bâton, on peut imaginer que l'anathème de la presse « bien pensante », se retourne en fierté d'une « jeunesse mal pensante », trop heureuse d'emprunter le sobriquet « d'Apaches » aux précurseurs, les *Apaches de Belleville*.

L'attitude de la population oscille entre l'hostilité et la sympathie. D'un côté, « la France a peur », comme aurait dit Roger Gicquel s'il avait vécu à l'aube du xx^e siècle, d'un autre côté, on atteste que, dans certains quartiers, la foule se range parfois du côté des Apaches contre la police. Notons que la vogue des « danses Apaches », et sa récupération par le music-hall, arrive précocement, ainsi que l'atteste cette affiche pour le Moulin Rouge datant de 1908 (Fig. 4). Ce qui montre que l'on ne prenait pas toujours vraiment au sérieux les articles alarmistes d'une certaine presse. D'une manière générale, c'est l'époque où l'on joue à se faire peur, où un large lectorat dévore les feuillets de fiction « judiciaires » qui sont livrés quotidiennement par la presse, où naissent des périodiques spécialisés dans le fait divers et dans le crime, le moment où le roman policier, ayant quitté le berceau d'Émile Gaboriau, entre dans l'adolescence... On retrouve vis-à-vis des Apaches toute l'ambivalence des foules par rapport au crime en général¹⁴.

Dans l'Entre-deux-Guerres, les Apaches perdent le monopole de la délinquance au profit des gars du « Milieu », des « gangsters ». Remarquons que, là encore, la référence vient d'Amérique, mais d'une Amérique urbaine, popularisée par le cinéma, comme l'Amérique des plaines et des canyons l'avait été par le roman populaire au siècle précédent. Vidé de son contenu inquiétant, l'apachisme peut alors devenir un folklore, une simple mode, une manière de s'encanailler... on joue à *jacter*, se *fringuer*, *guincher* comme des Apaches, et les *caves* se prennent pour des *affranchis*.

Au travers de cet aperçu sur une époque pleine du bruit et de la fureur des *Apaches*, mais qu'on qualifie aujourd'hui de « Belle Époque », car on sait qu'elle a été suivie d'un « Siècle de fer », des horreurs de plusieurs guerres monstrueusement meurtrières, et de l'apparition d'une délinquance d'une violence sans précédent – le *surin* Apache fait piètre figure face à la *sulfateuse* des hommes d'Al Capone ou de Lucky Luciano. La guerre et le grand banditisme ont enterré les Apaches, qui apparaissent, au fond, moins comme une « armée du crime », que comme un réseau informel rassemblant les rejetons d'une jeunesse réfractaire à une certaine forme de société, qui se reconnaissent par des signes d'appartenance, un mode de vie... ce que l'on appelle, depuis les années 1980, un *look*.

13. Jacques Portes, *Une fascination réticente...* p. 93.

14. Voir : Philippe Nieto, « Unes sanglantes, le crime dans le fait divers », in Jean Clair (dir.), *Crime & châtement*, p. 295-301.

Résumé

L'apparition, et la disparition, des « Apaches » dans la géographie parisienne peut être chronologiquement assez précisément datée. La généralisation à un réseau informel de jeunes délinquants de cette appellation, vraisemblablement issue du nom d'une bande de Belleville, est indissociablement liée à l'écho formidable que lui a donné la presse quotidienne « populaire », parfois pour des motifs politiques inavoués. L'évocation de cette tribu indienne des confins du Texas, de la Californie et du Mexique, popularisée par la littérature, est arrivée au bon moment pour donner une figure simple à un phénomène complexe : l'apparition de bandes de jeunes urbains tentées par une certaine forme de délinquance. Mais il s'agit plutôt d'une évocation, fondée sur des caractères imputés à cette tribu indienne – la fierté, la ruse, cruauté – non véritablement d'un modèle de vie : les « Apaches » parisiens ne portent ni plume ni tomawak, mais *deffe* et *saccagne*.

Bibliographie

Jean CLAIR (dir.), *Crime & châtiment*, Paris, Musée d'Orsay – Gallimard, 2010, 415 p.

René GONNARD, *La légende du bon sauvage*. Contribution à l'étude des origines du socialisme, Paris, Éditions politiques, économiques et sociales, Librairie de Médicis, 1946, 124 p.

Christian GUIMELLI, *La pensée sociale*, Paris, Presses universitaires de France (Que sais-je ?), 128 p.

Dominique KALIFA, « Archéologie de l'Apachisme. Les représentations des Peaux-Rouges dans la France du XIX^e siècle », dans *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, N° 4, 2002, p. 19-37.

Julie LE QUANG SANG, « L'abolition de la peine de mort en France : le rendez-vous manqué de 1906-1908 », dans *Crime, Histoire & Société / Crime, History & Societies*, Vol. 6, n° 1, p. 2-25.

Laurent MUCCHIELLI (dir.), *Histoire de la criminologie française*, Paris, L'Harmattan, 1994, (Histoire des Sciences humaines), 535 p.

Michel PASTOUREAU, *L'étoffe du Diable. Une histoire des rayures et des tissus rayés*, Paris, Seuil, 1991, 187 p.

Jacques PORTES, *Une fascination réticente. Les États-Unis dans l'opinion française. 1870-1914*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1990, 458 p.

Michel-Louis ROUQUETTE, *La pensée sociale : perspectives fondamentales et recherches appliquées*, Paris, Erès, 2009, 247 p.

Alexis de TOCQUEVILLE, *De la Démocratie en Amérique (Œuvres complètes, tome 1)*, Paris, Gallimard, 1961, 466 et 428 p.

Figure 3 : Carte postale humoristique représentant Guillaume II sous la figure d'un Apache. (s.d.)



Figure 4 : Affiche pour la Revue du Moulin mentionnant une « Apach's dance » par Mistinguette (sic !) et Max Dearly (Paris : Choudens imprimeur, 1908).



Figure 5 : Occurrences du mot « Apache » dans *Le Matin*, entre 1900 et 1914.

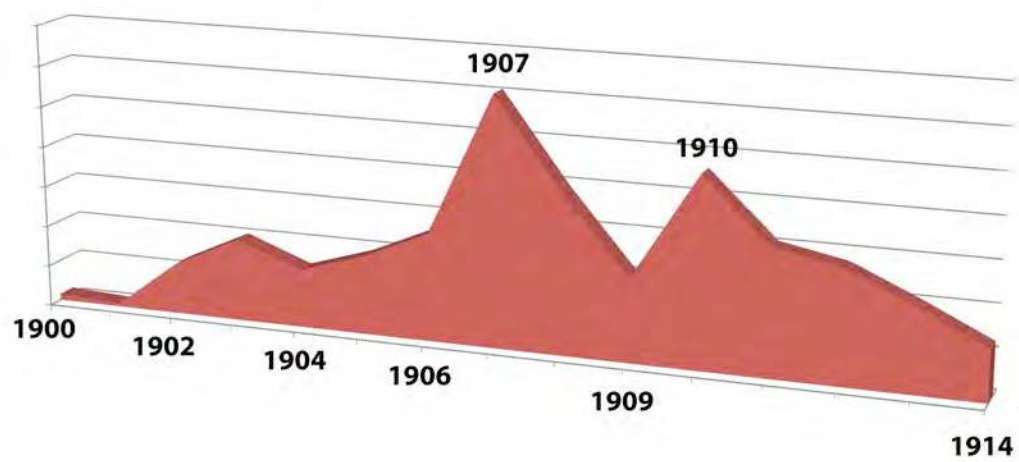


Figure 6 : La une édifiante du supplément illustrée du *Petit Journal* en pleine campagne contre l'abolition de la peine de mort (10 juillet 1908).

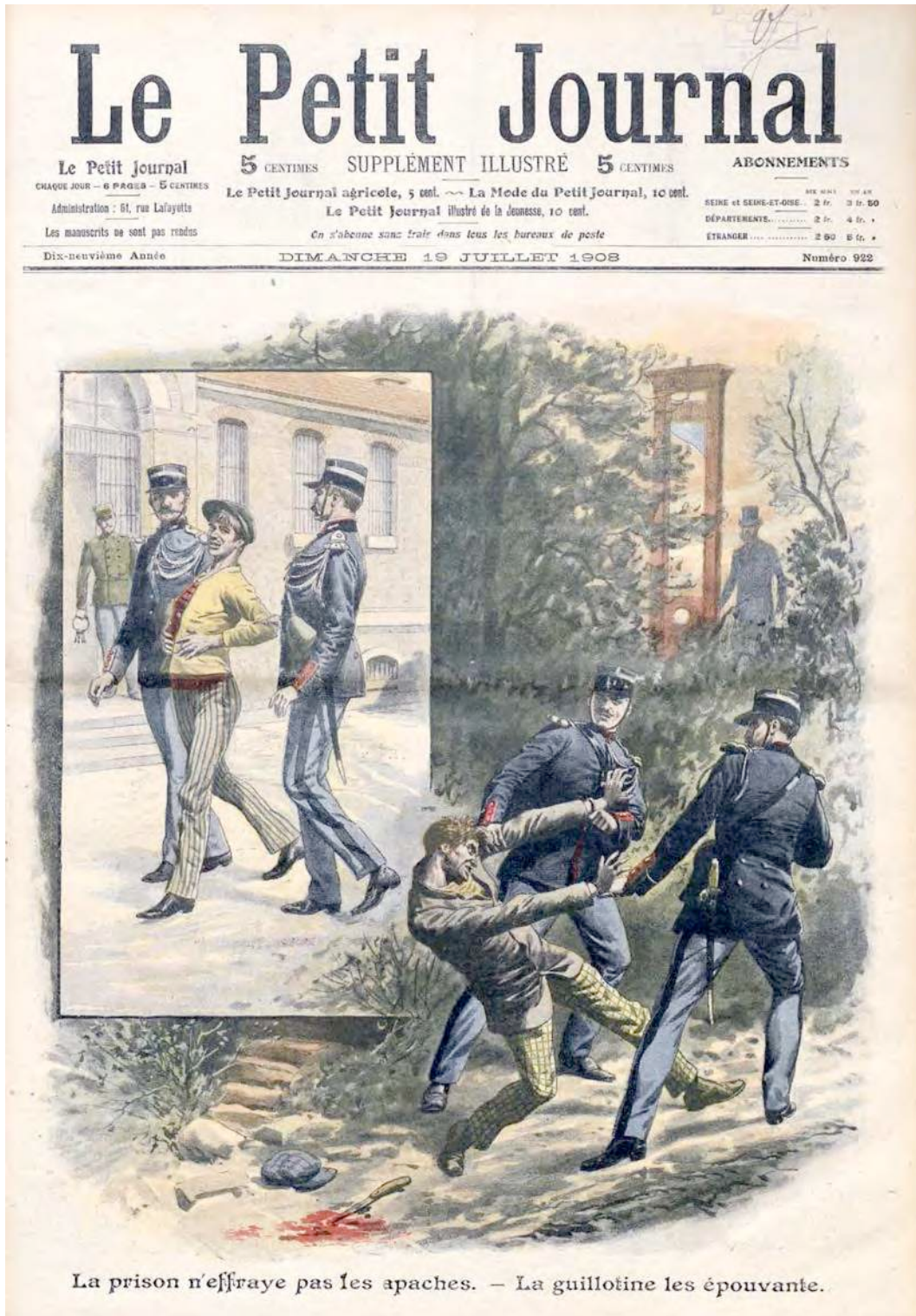


Figure 7 : Le *total look* Apache sur cette une du supplément illustrée du *Petit Journal* (20 octobre 1907).



Figure 8 : Un Apache sur une carte postale extraite d'une série humoristique (s.d.).



Figure 9 : Une bande d'Apaches posant pour le photographe (s.d.).



Figure 10 : Graffiti gravé sur un mur de la maison d'arrêt de Gaillon, dans l'Eure, représentant une tête d'Apache à casquette et à clope au bec.

